

L'antisémitisme de Heidegger en question



Heidegger en 1960

Nombre d'essais et d'articles affirment que Martin Heidegger a été antisémite. Alors que les deux premiers tomes des "Cahiers de travail" du philosophe allemand viennent de paraître, le professeur Friedrich-Wilhelm von Herrmann et le philosophe franciscain Francesco Alfieri tentent de rétablir la vérité en mettant en lumière les contresens et en remettant les fameux cahiers à leur vraie place. Entretien.

par [Eryck de Rubercy](#)

28 novembre 2018

Ça y est : grâce à Pascal David et à François Fédier leurs traducteurs, les deux premiers tomes des *Cahiers de travail* de Martin Heidegger ont paru sous le titre de *Réflexions* (Cahiers noirs 1931-1938 et 1938-1939) [1]. Une foule d'essais et d'articles les avait précédés, tous ou presque à tonalité accusatrice et reliés entre eux par l'idée déjà énoncée par Emmanuel Faye [2] que le nazisme avait contaminé de bout en bout l'œuvre de leur auteur mais qu'en outre ce dernier avait été antisémite.

Bien sûr, la presse, gros titres à l'appui, s'était fait fort d'en présenter aussitôt les preuves et cela, au moyen de certains extraits de ces désormais 34 fameux « cahiers noirs », désignation ne se référant qu'à la couleur de leur couverture de sorte qu'il est de beaucoup préférable de les appeler « cahiers de travail ».

« L'antisémitisme accompagnerait systématiquement, à partir de 1936, toute la pensée historique de Heidegger. »

Extraits divulgués dès 2014, en étant sortis de leur contexte par Peter Trawny, leur éditeur en Allemagne, qui entre-temps s'était déjà lancé ambitieusement dans cette thèse idéologiquement politique selon laquelle l'antisémitisme accompagnerait systématiquement, à partir de 1936, toute la pensée historique de Heidegger. Il n'était d'ailleurs pas le seul. Donatella Di Cesare y allait également de sa propre interprétation conduisant à la conclusion qu'il y avait bien chez le philosophe un antisémitisme ayant une portée spécifiquement philosophique, à savoir un « antisémitisme métaphysique ». Et rien que le titre de son livre *Heidegger, les Juifs, la Shoah* [3] indique la teneur de son inspiration. Même chose pour Trawny avec *Heidegger et le mythe de la conspiration juive* [4].

C'est pourquoi le Professeur Friedrich-Wilhelm von Herrmann, dernier assistant de Heidegger de 1972 à 1976 et le philosophe franciscain Francesco Alfieri, professeur à l'Université pontificale de Latran, dans un souci de rétablir la vérité, publiaient sans tarder *Martin Heidegger. La vérité sur ses 'Cahiers noirs'* [5], livre dans lequel tous deux dénonçaient en conscience l'égarement de Peter Trawny ainsi que celui, dans sa version italienne, de Donatella Di Cesare.

Et de décortiquer au fil des pages de leur dossier en défense tous les passages incriminés sur les Juifs et le judaïsme mondial, non sans rendre aux concepts leur sens et aux mots ce qu'ils désignent, l'essentiel étant pour eux de « revenir à Heidegger de manière responsable et sans faire prévaloir des interprétations faciles qui ont, en fait, instrumentalisé le peuple juif de manière indue. » Et puis, toujours s'agissant de Heidegger, de « préserver sa pensée philosophique de la dénaturation », bref de remettre ses *Cahiers de travail* à leur vraie place. Car les considérer comme étant de même rang que ses grands traités dits « historiques » n'est qu'un contresens. À ce propos, c'est von Herrmann, qui en appelle à ce que l'on garde toujours à l'esprit « que tout ce que dit Martin Heidegger en relation avec les Juifs (seulement et même exclusivement dans les carnets), et quand bien même cela se trouverait exprimé dans le langage propre à la pensée de l'histoire de l'être, ne constitue pas l'arrière-plan spirituel des déterminations fondamentales d'une telle pensée.

« La quantité de gens persuadés une fois pour toutes de l'antisémitisme de Heidegger dépasse largement le nombre des vrais lecteurs de ses livres. »

L'erreur la plus grave consiste à prendre les affirmations à caractère politique qui figurent dans les carnets comme base pour l'interprétation de l'œuvre historique tout entière de Martin Heidegger, parce qu'en celle-ci n'apparaissent pas des affirmations politiques de ce genre. »

Raison pour laquelle la directive expresse de Heidegger était de ne les faire paraître qu'après la publication de tous les tomes de l'Édition intégrale de ses écrits (*Gesamtausgabe*).

S'échelonnant de 1931 au début des années 1970, ces *cahiers de travail* de Heidegger, comme le répète à l'envi Francesco Alfieri, « ne peuvent être compris sans la connaissance préalable des cours et, surtout, des recherches sur l'histoire de l'être publiées dans le cadre de ses *opera omnia* ». Aussi les proposer avant, comme il a été fait, et cela en dépit des objurgations formulées par von Herrmann, pourtant choisi par Heidegger lui-même pour en être le principal responsable scientifique, constitue-t-il tout simplement une action impie propre à provoquer de graves méprises, non moins qu'à entraîner d'inévitables répercussions comme celle finalement qu'aujourd'hui la quantité de gens persuadés une fois pour toutes de l'antisémitisme de Heidegger dépasse largement le nombre des vrais lecteurs de ses livres.

C'est dire si celui de von Hermann et Alfieri est comme la clef et le chiffre de ces *Cahiers de travail*. Le lecteur y trouvera la possibilité d'accéder à leur complexité et « il pourra comprendre quelle a été au juste l'implication de Heidegger dans le national-socialisme » en cette période si tourmentée qui l'a vu en première ligne en sa qualité de recteur de l'université de Fribourg en 1933-1934. En tout cas, c'est de sa lecture qu'on sort convaincu qu'ils ne sont pas « le livre majeur et mystérieux dans lequel se cacheraient les préceptes les mieux occultés – et par conséquent pro-nazis – qui auraient servi par la suite à construire son parcours théorique. »

« Il y aura bien désormais un “avant” et un “après” l'édition des *Cahiers noirs*. »

Quoi qu'il en soit, il y aura bien désormais un « avant » et un « après » l'édition des *Cahiers noirs*, comme le remarque Nicolas Weill dans le livre qu'il vient de leur consacrer [6]. Y avertissant son lecteur de ne s'attendre à « aucun verdict », il n'apporte pas, non plus, une conclusion de nature à entraîner le rejet de l'œuvre de Heidegger « hors de la philosophie ». Et de faire observer, à la suite de Peter Trawny, avec lequel pourtant il est parfois en désaccord que « les phénomènes qui suscitent la sourde fureur dont les *Cahiers noirs* sont imbibés, reposent sur des changements bien réels » de sorte qu'« il n'est pas exagéré de dire que Heidegger, dans les années 1930, en a eu la prescience. »

Ainsi lui reconnaît-il d'avoir noté « avec lucidité les premiers signes d'une évolution dont la tendance ne s'est jamais démentie et ce, bien après la défaite du nazisme : massification, idéologisation, spécialisation à outrance. » Et de rappeler également qu'« au tout début des années 1940, Heidegger envisageait qu'après l'invention de la machine à calculer, arriverait bientôt la 'fabrication de la *machine à penser*' ». De quoi en somme continuer, selon lui, à « penser avec Heidegger », non sans toutefois ressentir, comme il le dit aussitôt, « un mélange d'attraction et de répulsion ». Un « sentiment de répulsion » à l'idée que « dans les carnets se sera édifiée sans doute cette forteresse intérieure qui empêchera plus tard Heidegger de formuler le moindre mot sur la Shoah, que même un Paul Celan ne parviendra pas à lui arracher. »

À côté de cela, Nicolas Weill envisage également Heidegger sous l'angle de la pensée gnostique dont l'approche occupe tout un chapitre. Il y dénonce notamment l'esprit dans lequel ce dernier perçoit le judaïsme qui « incarnerait en réalité un mode de radicalisation singulier de la modernité technique en se faisant depuis l'Antiquité la plus lointaine, le fourrier d'une mondialisation à outrance ». Et puis, pour finir, il tente dans un troisième chapitre de démontrer qu'Heidegger s'inspirant d'Oswald Spengler aurait puisé des idées dans son *Déclin de l'Occident*. Mais de reconnaître tantôt qu'« il y a bien du Spengler dans les *Cahiers noirs* [7] » et tantôt que « si les *Cahiers noirs* ont parfois l'air de sonner à l'unisson de Spengler, les différences demeurent tout aussi palpables, fussent-elles exprimées sur un mode explicite ou implicite. [8] » Que croire ? On ne sait plus.

Aussi, afin de clarifier le trouble suscité par toute cette affaire et compte-tenu de l'importance de la pensée de Heidegger, décidément « insupportable à tous les clergés [9] » comme le dit Philippe Sollers, mais de plus en plus lu, le mieux était d'aller à la rencontre de Friedrich-Wilhelm von Herrmann et de Francesco Alfieri qui ont accepté d'apporter à nos questions leurs réponses ce dont nous les remercions ainsi que François Fédier de les avoir si obligeamment traduites.

Revue des Deux Mondes – Conformément à son titre, votre ouvrage entend faire la « vérité » sur les *Cahiers de travail* de Martin Heidegger, mais est-ce à dire que cette « vérité » serait à comprendre au sens d'une rectitude d'énoncés auxquels il faudrait s'en tenir ?

Francesco Alfieri – Le titre de notre livre, *Martin Heidegger / La vérité sur les Cahiers noirs*, n'a pas manqué de susciter nombre de problèmes, à cause précisément du concept de "vérité". Mais avant de répondre à votre question, il me faut faire une remarque préliminaire, très importante à mes yeux, pour comprendre pourquoi beaucoup de gens ont été désarçonnés de nous voir recourir à ce terme, la « vérité ».

Lorsque notre livre a paru en mai 2016 en Italie aux éditions Morcelliana de Brescia, nous nous sommes demandés, le professeur von Herrmann et moi-même, quelle maison d'édition allemande pourrait en publier la traduction. Nous avons vite pensé aux éditions Herder, et nous avons pris contact avec Monsieur Lukas Trabert, lequel nous proposa de le publier dans la section philosophique des éditions Karl Alber. Dans un message électronique en date du 14 juin 2016, il nous fit part de son intention de publier notre livre, mais nous demandait au préalable de répondre à quelques « importantes » questions.

La deuxième de ces « questions » était formulée comme suit : « Pour ce qui concerne la présentation du livre, le titre et le sous-titre doivent être changés ». À partir de là, après avoir lu attentivement toutes les questions, nous nous sommes rendus compte que M. Trabert n'avait pas lu attentivement notre livre et que, ne l'ayant pas lu, il craignait que son titre parût trop ambitieux. Et en effet : le sous-titre *La vérité sur les Cahiers noirs*, s'il n'est pas lu dans l'esprit de la pensée heideggerienne, peut sonner de manière arrogante, comme si les auteurs du livre entendaient être les détenteurs de la vérité, condescendant à divulguer l'unique vérité dont tout le reste dépend.

La réponse que nous avons envoyée conjointement à M. Trabert disait lapidairement : « Étant donné que vous avez exigé dans votre dernier courriel des modifications significatives de notre texte, mais que l'éditeur italien Morcelliana insiste sur le point que toute traduction doit suivre à la lettre le texte original, nous ne pouvons, le Professeur Alfieri et moi-même, que nous tourner vers un autre éditeur allemand qui respecte ces conditions ». C'est ainsi que le Directeur des éditions Duncker & Humblot, le Dr. Florian Simon a accepté le livre dans sa version complète, et qu'il a paru à Berlin en 2017.

« Le terme "vérité" implique d'abord l'état de non-voilement, et indique la situation d'être à découvert sans la moindre défiguration. »

M. Lukas Trabert, et bien d'autres lecteurs, ne s'en sont pas tenus au concept heideggerien de "vérité", que nous exposons pourtant clairement au début de notre livre. Dans ce terme, il ne faut pas seulement comprendre la justesse d'un énoncé. Il implique d'abord l'état de non-voilement, et indique la situation d'être à découvert sans la moindre défiguration. Tel est l'acception de la vérité que nous héritons de Heidegger.

Ainsi l'intention de notre livre est-elle de permettre l'accès au contenu réel – en aucune façon occulté ou défiguré – des *Cahiers de notes à couverture noire*, c'est-à-dire des *Cahiers de*

travail (comme les appelait aussi Heidegger), en d'autres termes : permettre que leur contenu soit appréhendé sans distorsion, tel qu'il est en accord avec l'ensemble de la pensée qui le soutient, et tel qu'il puisse être compris véritablement. C'est uniquement ainsi que vient au jour ce qu'a pensé et consigné dans ces annotations le philosophe. Notre tâche n'était pas de découvrir « la vérité ».

Friedrich-Wilhelm von Hermann – Le mot « vérité », dans le titre de notre ouvrage, doit s'entendre dans l'acception profonde où le prend Heidegger quand il traduit *alêthéia* (ἀλήθεια) par l'allemand *Unverborgenheit* (l'état de décloison dans l'Ouvert sans retrait). La vérité comme Ouvert sans retrait, ainsi que l'avait déjà montré Heidegger dans *Être et temps*, implique que le phénomène de la vérité est bien plus original que l'*orthotês* (ὀρθότης), la rectitude ou la justesse. Seul ce qui se trouve déjà d'emblée dans l'Ouvert sans retrait, c'est-à-dire en état de décloison, peut devenir objet d'un énoncé juste. La justesse d'un énoncé se fonde dans cet état de décloison à partir duquel il convient seul de produire des énoncés.

« L'opacité dans laquelle Peter Trawny a installé les *Cahiers de travail*, c'est ce dispositif par lequel, grâce à la fiction d'un prétendu "antisémitisme", il a obstrué l'accès à leur véritable contenu de pensée. »

Dans un emballement qui l'a conduit à se produire dans une multitude d'universités d'à peu près tous les continents, Peter Trawny – que j'avais, hélas, chargé de préparer l'édition des *Cahiers de travail* – s'est fait le propagateur de la « thèse » selon laquelle les *Cahiers de travail* seraient marqués globalement par l'antisémitisme, voire même que toute la pensée de Heidegger reposerait sur une infrastructure ésotériquement antisémite. Avec cette « thèse », c'est tout le contenu des *Cahiers de travail* qui s'est vu précipité dans une zone d'opacité diffuse, au sein de laquelle leur teneur effective, et surtout la pensée véritable qui s'y déploie, était complètement occultées et défigurées – et cela, avant même que les éventuels lecteurs eussent pu en prendre connaissance. L'opacité dans laquelle Peter Trawny a installé les *Cahiers de travail*, c'est ce dispositif par lequel, grâce à la fiction d'un prétendu "antisémitisme", il a obstrué l'accès à leur véritable contenu de pensée.

Revue des Deux Mondes – D'où votre livre ?

F.-W. von H. – Le livre que nous avons ensemble conçu et rédigé, Francesco Alfieri et moi-même, s'est, en effet, proposé comme première tâche décisive : sortir de cette zone d'obscurité le contenu véritable des *Cahiers de travail* – les sortir eux-mêmes de l'occultation et de la défiguration, autrement dit : les restituer dans leur dimension native de vérité.

Ainsi l'on voit qu'avant de pouvoir émettre, au sujet des nombreux développements qui se trouvent dans les *Cahiers de travail*, n'importe quelle proposition vraie, rigoureusement fondée et, partant, juste, il faut que ces derniers soient sortis de la zone où ils sont défigurés par cette insinuation d'antisémitisme, et replacés là où leur figure véritable peut à nouveau se présenter. Voilà ce qui s'est fait dans le premier chapitre de notre livre : en remettant les passages incriminés en rapport avec les grands textes de Heidegger qui leur étaient contemporains (ceux des années trente et quarante) – les textes traitant de l'histoire-destinée de l'estre.

« Les *Cahiers de travail* ne sont pas eux-mêmes des œuvres à part entière ; ils sont bien plutôt des instruments servant à prendre des notes pour le travail philosophique. »

Car là se trouve le point décisif : à savoir que les *Cahiers de travail* ne sont pas eux-mêmes des œuvres à part entière ; ils sont bien plutôt des instruments servant à prendre des notes pour le travail philosophique, travail qui, en tant que tel est du ressort de ce que contiennent, en fait de *pensée*, les grands traités. En somme, la fonction de ces notes est de fournir des compléments de tous ordres aux grandes articulations des traités exposant l'histoire-destinée de l'être.

Du même coup, le premier chapitre insiste sur ceci : la pensée de l'histoire-destinée de l'être est hors d'état – de par son essence même – de pouvoir avoir quelque rapport que ce soit avec les “idées” antisémites. La pensée de l'histoire-destinée de l'être, en effet, ne se meut qu'au sein de concepts qui concernent *a priori* l'être (comme c'est le cas également dans la pensée ontologique de la métaphysique, depuis Parménide, Platon, Aristote, chez saint Thomas d'Aquin, Descartes, Leibniz, Kant, Fichte, Schelling et Hegel). L'ensemble des idées antisémites, de son côté, fait partie de la pensée empirique – laquelle diffère autant des concepts aprioriques de la pensée de l'être que, dans la *Critique de la raison pure*, les concepts empiriques se distinguent des concepts *a priori*.

C'est donc ici qu'il faut arriver à clarifier et à définir fondamentalement le concept d'*antisémitisme*. Francesco Alfieri et moi-même n'avons pas cessé de souligner, dans notre livre, que, pas plus dans les *Cahiers de travail* que nulle part ailleurs dans la pensée de Heidegger, quelle que soit le genre de ses textes, il n'y a quelque chose de tel que l'antisémitisme.

Revue des Deux Mondes – Mais qu'entendre sous le terme « antisémitisme » au sens strict ?

F.-W. von H. – Silvio Vietta, Professeur émérite de Germanistique en donne une définition pertinente (dans son texte *Heidegger prophète : Forme langagière et message d'un penseur apocalyptique au XXème siècle* – in : Contribution à l'herméneutique des “*Cahiers de travail*”, Annuaire Heidegger 11, Karl Alber 2017) : il convient, dit-il, de distinguer rigoureusement « entre l'antisémitisme raciste et bio-politique des nazis – un des pires crimes génocidaires ayant jamais été perpétré) et tout ce qui relève d'une simple critique avancée à l'encontre de Juifs, laquelle peut sans aucun doute présenter, aujourd'hui, quelque chose de difficilement supportable, mais ne peut à elle seule constituer un crime. Il faut distinguer, quand on traite de l' « antisémitisme », entre ce qui est criminel et ce qui ne l'est pas. Il n'est pas moralement permis de ne pas le faire. Laisser le concept d'antisémitisme dans l'indécis, surtout en Allemagne, où a été consommé le crime contre les Juifs, est inacceptable. Ce qui s'impose en premier lieu, c'est d'abolir cette indécision du concept. Heidegger a critiqué des Juifs dans le cadre strict de sa critique de la civilisation ; mais cela n'a rien à voir avec l'antisémitisme raciste et biopolitique des nazis et leur programme d'extermination des Juifs. » (op. cit. p 11).

Grâce à cette définition précise et décisive de l'antisémitisme proprement dit, nous tenons une clarification qui devrait devenir canonique : les 14 brefs passages de critique portant sur des Juifs sont à leur place non pas au sein d'une pensée antisémite, mais uniquement comme partie d'une critique de la civilisation des Temps nouveaux.

Revue des Deux Mondes – Pouvez-vous rappeler pourquoi la lecture des grands traités dits « historiques » c'est-à-dire s'inscrivant dans la perspective de l'être (ou de l'être) entrepris à partir de 1936 avec les *Apports*, est expressément requise par Heidegger si l'on veut accéder aux propos des *Cahiers de travail* ?

F.-W. von H. – Dès les premiers mois de l'année 1932 le plan de l'ouvrage élaboré et rédigé entre 1936 et 1938 – *les Apports à la philosophie (De l'avenance)* – était déjà arrêté, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en consultant le passage du texte *Regard rétrospectif sur le chemin de la pensée (1937/1938)*, publié p. 409 du volume 66 de l'Édition intégrale. Pour la première fois

et de manière directrice pour toute la suite des grands manuscrits qui déploient la démarche propre à la pensée de l'histoire-destinée de l'être, c'est dans ce grand manuscrit (qui s'étend sur les pp. 409-420) qu'est esquissé son déroulement, lequel prend son départ de l'épreuve qu'est l'extrême abandonnement par l'être où se trouve l'étant (« Ce qui vient se faire entendre ») pour aboutir à la plénitude de déploiement de la vérité de l'estre en tant qu'avenance.

Depuis 1931, la pensée de Heidegger se met en route sur la voie de l'histoire de l'estre – ou histoire de l'avenance – laquelle désormais constitue le milieu-même de sa pensée. Les *Cahiers de travail*, à partir de 1931, lui servent de cahiers de notes philosophiques, où consigner telle ou telle pensée venant s'imposer à lui, en accompagnement du cheminement propre aux grands ouvrages, pour en compléter l'achèvement en diverses directions et perspectives.

« Seul qui a lu et étudié l'ensemble du cheminement de Heidegger est à même de comprendre comme il faut les annotations des *Cahiers de travail*. »

De même que la pensée de l'ontologie fondamentale a trouvé dans le livre *Être et temps* son articulation décisive sous forme d'une riche configuration de thèmes et de concepts, de même la pensée de l'histoire-destinée de l'estre, à l'enseigne du terme directeur qu'est l'avenance, se déploie en une configuration non moins rigoureuse de thèmes et de concepts.

Ce qui se trouve noté dans les *Cahiers de travail*, ces « esquisses », qui sont chaque fois comme un nouvel élan, ne sont pas intelligibles uniquement à partir d'elles-mêmes. Car elles sont pensées à partir de ce que nous appelons la configuration complète des grands ouvrages, en lui empruntant sa conceptualisation. Voilà d'ailleurs ce qui rend pleinement compréhensible le souhait de Heidegger : n'envisager la parution de ces Cahiers qu'une fois achevée la publication de l'Édition intégrale. Seul qui a lu et étudié l'ensemble du cheminement de Heidegger, partant des *Apports à la philosophie* (GA 66) et aboutissant aux *Passerelles du commencement* (GA 72), est à même de comprendre comme il faut les annotations des *Cahiers de travail*.

Comprendre la concordance intime qui lie les esquisses des *Cahiers de travail* et les grands ouvrages contemporains ou antérieurs ne devrait pas fournir de difficulté pour qui connaît, par exemple, les volumes des œuvres de Kant intitulés *Réflexions sur la métaphysique* (dans l'édition de l'Académie de Prusse), lesquels trouvent eux aussi dans les grands textes de Kant (les Cours sur la métaphysique et la *Critique de la raison pure*) la clef qui permet de les comprendre comme il faut. Sans la connaissance de ces Cours et de la *Critique de la raison pure*, les *Réflexions* de Kant resteraient complètement inintelligibles.

« Nous avons établi l'étroite interdépendance qui existe entre les *Cahiers de travail* et les grands traités de Heidegger. »

Ce que Francesco Alfieri s'est donné pour tâche dans le deuxième chapitre de notre livre de vérification, c'est de mettre en évidence que les concepts dont – au sein des *Cahiers de travail* – use Heidegger dans les quelques passages où il critique certains Juifs, ressortissent à la conceptualité des *Apports à la philosophie*, donc relèvent d'une conceptualité propre, qui ne s'oriente nullement thématiquement par rapport aux Juifs en tant que tels, mais visent uniquement le phénomène intrinsèque de l'abandonnement de l'étant par l'estre, dans le cours de l'histoire-destinée de l'estre, où les hommes du monde contemporain sont frappés d'oubli de l'estre. Seule cette perspective permet de lire utilement le deuxième chapitre de notre livre.

F. A. – Dans notre livre, nous avons établi l'étroite interdépendance qui existe entre les *Cahiers de travail* et les grands traités de Heidegger. Pour le lecteur, il suffit de tenir compte des 5 traités principaux (*Apports à la philosophie* (*De l'avenance*), *Méditation du sens*, *L'histoire de l'estre*,

En passant par le commencement, L'avenance), pour qu'il se rende compte du fait que, dans ces traités, la référence aux *Cahiers de travail* se limite à quelques passages des *Réflexions* (qui se trouvent dans les tomes 94 et 95 de l'Édition intégrale).

« Heidegger envisage plusieurs questions ayant trait au national-socialisme, où il s'oppose vigoureusement à la folie d'Hitler. »

De plus, chaque fois que Heidegger, dans les *Traités*, se réfère thématiquement aux *Cahiers de travail*, cela se fait dans une mesure limitée – pour tout dire : seulement lorsqu'il est question de points décisifs qui concernent la pensée de l'histoire-destinée de l'être, là où il n'y a aucune trace de quelconque rapport idéologique ou confessionnel à la politique et au national-socialisme, encore moins au peuple juif. De fait, le manque pur et simple de références, dans les *Traités*, aux *Réflexions* (rassemblées dans le tome 97) n'est pas dû au hasard. Dans les *Traités*, on ne trouve ainsi pas la moindre trace, ni même la moindre allusion aux *Réflexions* (publiées dans le tome 97) où Heidegger envisage plusieurs questions ayant trait au national-socialisme, où il s'oppose vigoureusement à la folie d'Hitler, et où il revient de nombreuses fois sur l'erreur d'avoir en 1933 accepté d'être élu recteur. Cela prouve à mes yeux que les *Cahiers de travail* servaient à Heidegger de bloc-notes pour consigner toutes les pensées auxquelles, lors du travail aux grands traités, il pouvait revenir.

Mais seulement quelques unes sont reprises et approfondies ; les autres restent uniquement sous leur forme d'origine, et ne se retrouvent plus nulle part. Séparer les *Cahiers de travail* du contexte des grands traités, ou bien les prendre comme étant de même rang que ces derniers, voilà qui a produit un véritable court-circuit. En outre, ce qui se trouve seulement esquissé dans les *Cahiers*, ne peut et ne doit être compris que dans le contexte historial de ce qui se joue dans les tentatives de sa pensée.

Revue des Deux Mondes – Est-ce là pourquoi vous affirmez vouloir replacer les *Cahiers de travail* dans le contexte des concepts heideggeriens ?

F. A. – Il s'agit de rendre leur clarté native aux concepts qui sont en question. À défaut de cela, nous risquons de sombrer dans une grande confusion. Aussi importe-t-il de lire les textes avec la plus grande attention. Voilà qui semble aller de soi, mais, hélas, il faut bien convenir qu'en l'occurrence cela n'a pas eu lieu. Si Heidegger se réfère aux Juifs, les passages où il le fait ne doivent pas être isolés de leur contexte. Or, dans toute son ampleur, ce contexte est la critique qu'il fait porter sur l'ensemble du monde des Temps nouveaux, que caractérise l'oubli de l'être.

« Heidegger ne prend pas les Juifs, ni le peuple juif, comme cible unique. »

Ainsi, Heidegger ne prend pas les Juifs, ni le peuple juif, comme cible unique ; son souci premier est plutôt de mettre en évidence tous les éléments qui contribuent à ce que l'époque des Temps nouveaux soit marquée par l'oubli de l'être, où le défaut de pensée amène l'homme, dans la mesure où l'étant est plus facilement accessible, à se renfermer sur lui en réduisant tout à lui. Le destin scientifique et technique du monde occidental est ce que la subjectivité présente de véritablement irréel – dont les prémisses ont été exposés et pensés pour la première fois par les Anciens grecs. Telle est la cause première du déchaînement de l'attitude qui se présente partout sous le visage de la souveraineté de l'étant. Il n'est possible de maîtriser l'étant qu'en atmosphère d'oubli de l'être.

Lorsque, du fait de l'absence de l'être, la volonté humaine franchit toutes les limites – dans la mesure où l'étant n'entre plus en présence dans l'abritement de son être – le temps est venu où prend son essor l'essence de la technique, que caractérisent les époques de l'*autonomie* de

l'homme, et qui se manifeste par la revendication qui lui est intrinsèque, celle d'exercer sa domination sur *tout* savoir et sur *toute* action.

Revue des Deux Mondes – Ne peut-on pas conclure que, dès que Heidegger se réfère aux Juifs, il faudrait pour ses détracteurs que ce soit systématiquement dans des termes relevant de l'antisémitisme, alors qu'ils sont en fait spécifiques à son analyse générale de la modernité en fonction de l'histoire de l'être ?

F.-W. von H. – C'est un fait que les accusateurs et détracteurs de Heidegger ont saisi l'occasion de brandir les quelques passages critiques à l'égard de certains Juifs comme preuves de son prétendu "antisémitisme". Mais ce faisant, ils montrent qu'ils mésusent du concept d'antisémitisme – lequel est *essentiellement* racial, et ne peut donc être imputé à une critique elle-même essentiellement non raciale, puisque consistant en une critique globale de la civilisation des Temps nouveaux, laquelle se détermine par l'abandonnement de l'étant par l'estre et l'oubli de l'estre chez l'homme contemporain.

Dans l'ensemble des passages incriminés, il n'y a pas un seul concept qui soit lié uniquement à la judéité ; bien au contraire, chacun de ces concepts se rapporte à l'ensemble des êtres humains qui vivent dans l'optique des Temps nouveaux. Le fait que ces différences ne soient pas même vues signale clairement que les accusateurs et détracteurs dont nous parlons n'ont pas pris la peine d'étudier les *Apports à la philosophie*, pour ne rien dire du fait de ne les avoir même pas lus.

« La critique de la civilisation des Temps nouveaux ne concerne pas au premier chef ni en premier lieu les Juifs, mais vise l'humanité tout entière qui vit dans le monde contemporain. »

Il est tout aussi clair, à mon avis, que ceux qui ne sont pas en état d'accéder tout seuls à la pensée des *Apports*, ont un besoin urgent qu'on les y aide en leur fournissant un commentaire. C'est aussi le cas avec la *Science de la logique de Hegel*. Voilà un livre tout aussi "inaccessible" sans un commentaire par lequel on y est conduit. J'ai moi-même rédigé une première mouture d'un tel commentaire, sous la forme d'un livre publié en 1994 : *Chemin conduisant à l'avenance / À propos des Apports à la philosophie de Heidegger*. Une forme plus élaborée de ce travail a vu le jour lors d'un cours à l'université de Fribourg en Brisgau (Semestre d'été 1992), malheureusement non publié jusqu'ici.

Revue des Deux Mondes – Mais alors que répondez-vous à ceux qui assimilent ou plutôt qui réduisent votre analyse philologique des liens entre les *Cahiers de travail* et les œuvres de Heidegger à de la paraphrase ?

F.-W. von H. – L'analyse philologique et philosophique exhaustive des relations entre les *Cahiers de travail* et les grands ouvrages contemporains de Heidegger ne saurait être réduite à une paraphrase, mais au contraire, pour ceux qui entendent véritablement lire les esquisses contenues dans les *Cahiers de travail*, constitue l'introduction nécessaire au vocabulaire des concepts philosophiques qui sont développés dans les *Apports à la philosophie*.

Et cela dans l'intention de faire saisir que la critique de la civilisation des Temps nouveaux ne concerne pas au premier chef ni en premier lieu les Juifs, mais vise l'humanité tout entière qui vit dans le monde contemporain. Si les détracteurs de Heidegger n'ont pas encore lu les *Apports*, il est bon que, grâce à une telle analyse philologique, ils puissent être reconduits à prendre en compte la présence de ces notions apparemment choquantes dans un traité consacré à comprendre l'humanité de l'homme contemporain dans la perspective de l'histoire-destinée de l'estre.

L'analyse philologique n'est donc nullement une paraphrase. Elle est en fait la seule voie sur laquelle il est possible d'acquérir une connaissance décisive, à savoir que la conceptualité des propos concernant les Juifs a son site au cœur d'une configuration de concepts qui n'est aucunement axée, en tant que telle, sur le monde juif.

Revue des Deux Mondes – Est-ce à dire que les diffamateurs de Heidegger instrumentalisent la notion de « juif » ?

F. A. – Les diffamateurs de Heidegger ont été capables de produire leur interprétation parce qu'ils ont instrumentalisé la notion de "juif", et cela non seulement en l'extrayant hors du contexte au sein duquel elle doit être maintenue (à savoir l'ample critique des Temps nouveaux), mais encore en l'*isolant* de toutes les relations qui exigent d'être analysées avec elle.

« L'opération conduite par l'éditeur allemand pour semer le doute ne tient tout simplement pas debout. L'idée d'une "contamination" de la pensée de Heidegger par l'antisémitisme est une fable. »

J'ai ainsi par exemple plusieurs fois montré que Peter Trawny, l'éditeur allemand des *Cahiers de travail*, a utilisé les mêmes procédés dans ses Postfaces aux volumes de l'Édition intégrale. Je conseille simplement d'avoir la patience de lire attentivement le paragraphe 6 : *Post-scriptum*, de notre livre (dans la traduction française, pp. 356-366) – pour comprendre que l'opération conduite par l'éditeur allemand pour semer le doute ne tient tout simplement pas debout. L'idée d'une "contamination" de la pensée de Heidegger par l'antisémitisme est une fable.

Le fait qu'il arrive à Heidegger de faire référence dans un des grand traités à certains passages des *Cahiers de travail* n'autorise nullement à prétendre que toute la pensée de Heidegger serait contaminée par l'antisémitisme. L'éditeur allemand s'est dispensé d'analyser les références aux *Cahiers de travail* que l'on peut trouver dans les traités ; s'il l'avait fait, il aurait dû cesser de forger des fantasmes. La malhonnêteté intellectuelle de ce personnage ne fait plus aucun doute pour moi, depuis que j'ai examiné deux éléments que j'aimerais proposer au jugement des lecteurs :

D'abord : dès 2014, année où a paru le tome 94, regroupant les premiers *Cahiers de travail*, l'éditeur s'est empressé de fournir à un certain nombre de journalistes choisis les passages de certains *Cahiers* (autres d'ailleurs que ceux du tome 94) où se trouvent des textes dont il donne sans vergogne une interprétation tendancieuse. De ces passages, aussi bien le professeur von Herrmann que François Fédier proposent une lecture toute différente. L'éditeur allemand n'a jamais accepté de discuter avec eux. S'il l'avait fait, il aurait pu se rendre à l'évidence, et parvenir à une entente bien plus vraie de ces passages.

Mais ses intentions étaient tout autres, et le but qu'il poursuit n'est pas de parvenir à une compréhension fondée et sérieuse de la pensée de Heidegger mais bien de se faire une certaine notoriété, quels que soient les moyens employés. Une telle attitude n'est pas acceptable d'un universitaire digne de ce nom. À la longue elle ne résistera pas au dévoilement de l'escroquerie.

« Si j'avais trouvé, dans les textes de Heidegger, la moindre trace d'antisémitisme, ou de tendances pouvant conduire à de l'antisémitisme, je n'aurais pas hésité un instant à le reconnaître et à le dénoncer. »

Ensuite : l'éditeur allemand a, dans de multiples occasions et de multiples manières fait état et dénoncé un prétendu antisémitisme historial chez Heidegger – mais sans jamais jusqu'à ce jour donner de preuves décisives attestant l'existence effective d'un tel antisémitisme. Malgré cela, il reste un des éditeurs des derniers volumes de l'Édition intégrale, ce qui – à bien y regarder – est une situation étrange. En effet : comment est-il possible que celui qui porte une telle accusation ne donne pas, en renonçant à continuer de participer à l'édition dont il prétend qu'elle est antisémite, la preuve d'une attitude cette fois moralement cohérente ?

Quant à moi, je déclare sans ambages que si j'avais trouvé, dans les textes de Heidegger que j'ai attentivement lus et étudiés, la moindre trace d'antisémitisme, ou de tendances pouvant conduire à de l'antisémitisme, je n'aurais pas hésité un instant à le reconnaître et à le dénoncer, en cessant aussitôt, quant à moi, de faire des textes de cet auteur un objet d'études sérieuses.

L'attitude d'une certaine presse et la polémique aveugle à propos de ce prétendu antisémitisme n'ont rien à voir avec le travail sérieux des chercheurs honnêtes – et naturellement encore moins avec ce que nous laisse en héritage la pensée de Martin Heidegger.

Revue des Deux Mondes – À force de parler continûment d'un antisémitisme de fond qui affecterait l'ensemble de la pensée de Heidegger, n'est-ce pas finalement l'absence de toute probité intellectuelle de ses accusateurs qui fait question dans cette affaire ?

F.-W. von H. – Les propagandistes principaux de la thèse fallacieuse selon laquelle un antisémitisme viscéral contaminerait l'ensemble de la pensée de Heidegger sont : Peter Trawny, Donatella di Cesare et quelques auteurs de contributions philosophiques dans la revue diffusée par Internet [Actua Philosophia](#) – parmi lesquels ressort le plus souvent Stéphane Domeracki, auteur par ailleurs d'un ouvrage portant le titre *Heidegger – sa solution finale*.

Qui est Peter Trawny ? Un élève de Klaus Held (Professeur à Wuppertal). À l'époque où commençait à prendre corps le projet de publier avant terme les *Cahiers de travail*, Peter Trawny ne voyait plus se dessiner la moindre possibilité d'acquérir une position dans l'entreprise de mise en œuvre scientifique du travail de Heidegger. Par ailleurs, il n'avait pas montré de dispositions spéciales pour rédiger quelque commentaire que ce soit de l'un ou l'autre des grands traités relatifs à l'histoire-destinée de l'estre.

Presque parvenu à la cinquantaine, il n'avait reçu aucune offre sérieuse de devenir professeur ordinaire dans une université – ni en Allemagne ni à l'étranger. Il ne s'était pas fait non plus un nom dans l'espace international de la recherche heideggerienne en publiant quelque monographie de poids. Bref, cet homme vivait alors, du point de vue académique, dans une atmosphère d'échec patent. Comme il se trouve que je le tenais pour quelqu'un d'intègre et de sincère, avec qui j'étais en contact par téléphone, je l'ai proposé au responsable des œuvres posthumes à titre d'éditeur (au sens anglo-saxon du terme) des *Cahiers de travail*.

« Après s'être présenté comme un “fervent heideggerien”, voilà Peter Trawny transformé en celui qui non seulement révèle un prétendu antisémitisme caché dans 14 courtes occurrences, mais affirme que cet antisémitisme contamine toute la pensée de Heidegger. »

Cependant, quand il se trouva en possession des 14 passages comportant une critique à l'égard de certains Juifs, il s'aperçut bien vite de la fenêtre qui s'ouvrait, lui offrant une possibilité d'apparaître sur la scène publique. Cette possibilité impliquait pour lui la nécessité de faire passer ces propos critiques pour l'attestation d'un antisémitisme du philosophe et de donner à cette nouvelle fracassante un retentissement mondial.

Après s'être présenté pendant ses années de jeunesse comme un "fervent heideggerien", le voilà transformé tout à coup en celui qui non seulement révèle un prétendu antisémitisme caché dans 14 courtes occurrences, mais affirme que cet antisémitisme contamine toute la pensée de Heidegger. Et en effet, se mettant à sillonner le monde et accumulant les communications dans toutes sortes d'Universités, il s'acquiert un certain renom. Même quelques professeurs jusqu'alors estimés se laissent duper par son aplomb et collaborent à la falsification – en oubliant de demander à l'accusateur de fournir la preuve indubitable établissant que ces allégations concernant quelques phrases des *Cahiers de travail* autorisent le passage à la thèse globale selon laquelle c'est toute la pensée de Heidegger qui se révélerait être antisémite. Peter Trawny a vu dans cette falsification la dernière branche à laquelle s'accrocher pour ne pas se noyer.

Qui est Donatella di Cesare ? Une linguiste ayant passé sa thèse à Tübingen – mais aucunement quelqu'un qui peut prétendre au titre de philosophe. Sans le moindre travail préparatoire (condition nécessaire et habituellement requise pour l'obtention d'une chaire), quelque personnage influent lui a permis d'accéder, à l'université romaine de La Sapienza, à une chaire de philosophie théorique.

« De ce fait, on est autorisé à discréditer tous les philosophes français du XXe siècle qui ont été peu ou prou influencés par Heidegger, à savoir : Sartre, Levinas, Foucauld et Derrida... »

Jusqu'à présent, elle n'a rien publié de notable concernant quelque grande figure de la philosophie théorique occidentale. Elle ne fait pas non plus partie des derniers étudiants de Hans-Georg Gadamer (Heidelberg), n'ayant fait qu'assister à certains cours de ce professeur, sans que cela ait pris la forme d'un enseignement se terminant par un examen. Dans sa critique incohérente du prétendu antisémitisme de Heidegger, elle ne s'appuie même pas sur des travaux originaux, mais a recours, pour alimenter ses pamphlets, aux auteurs français mentionnés plus haut, avec leur site Internet. De ces auteurs, le plus en pointe semble être Stéphane Domeracki.

Revue des Deux Mondes – Et qui est ce dernier ?

F.-W. von H. – Un professeur de lycée enseignant la philosophie, et qui, au moyen du site Internet mentionné plus haut et avec un groupe d'associés, aimerait faire admettre l'idée suivante : étant donné que la maison d'édition Klostermann (chez qui paraissent les textes de Heidegger), et l'actuel administrateur responsable des inédits du philosophe, M. Arnulf Heidegger ne rompent en aucune manière les contrats qui les lient à Peter Trawny pour la suite de la publication des *Cahiers de travail*, cela signifie qu'une nouvelle orientation doit être donnée à toute la façon d'envisager l'œuvre de Heidegger – et plus précisément que la nouvelle orientation est celle qu'indique la thèse de Peter Trawny, selon laquelle c'est toute la pensée du philosophe qui est contaminée par l'antisémitisme.

De ce fait, conclut-il, on est autorisé à discréditer tous les philosophes français du XXe siècle qui ont été peu ou prou influencés par Heidegger, à savoir : Sartre, Levinas, Foucauld et Derrida, ainsi que tous leurs élèves. Ici se dessinent les intentions profondes de ces détracteurs de Heidegger : ruiner la philosophie aussi bien en Allemagne qu'en France. Tenant compte de cette situation, nous pouvons nous poser sérieusement la question : n'y a-t-il pas là un réel et grave manquement à la probité intellectuelle ?

Revue des Deux Mondes – Leur accordez-vous seulement quelque crédit intellectuel ?

F. A. – Si l'on jette un coup d'œil sur les personnes qui s'attaquent ainsi à Heidegger, on ne tarde pas à constater ce qui suit : aucun d'eux n'est un spécialiste de la pensée de Heidegger, ni

en Allemagne et encore moins en France. Ce sont au contraire des gens soumis à la mode culturelle du moment, et qui cherchent depuis des années des « preuves » susceptibles d'étayer leurs « théories ». Assurément, leurs critiques font « grand bruit », mais une fois que l'on a distingué entre ce qu'ils énoncent et le bruit que provoque leurs dires, on doit convenir que leur influence réelle reste insignifiante, car elle est scientifiquement infondée.

« Il serait herméneutiquement erroné de vouloir tirer d'une déclaration portant sur un événement politique concret un enseignement fondamental concernant les enjeux ultimes de la pensée. »

Ce que je veux dire, c'est que nous devons cesser d'accorder notre attention aux gens qui prétendent lancer sur le marché des « informations absolument certaines » concernant le prétendu antisémitisme de la pensée heideggerienne. Ils se découvrent eux-mêmes comme n'étant pas compétents, comme n'ayant aucune connaissance de la pensée du philosophe. On entend aussi ce discours en Italie. Mais si l'on consulte le *curriculum vitae* de ces universitaires qui se sont laissés emporter par la vague anti-heideggerienne, on s'aperçoit qu'ils n'ont pas vraiment travaillé sur cet auteur avant la parution des *Cahiers de travail*, et qu'ils n'ont rien publié sur lui qui ait le moindre poids.

Revue des Deux Mondes – Maintenant, puisqu'au nombre des accusations formulées par Peter Trawny figure celle d'une « manipulation » des manuscrits de Heidegger, pouvez-vous expliquer en quoi votre travail éditorial n'a rien à voir avec une quelconque volonté d'effacer sinon d'expurger des connotations nationales-socialistes ?

F.-W. von H. – Éditeur (au sens anglo-saxon) de dix-neuf tomes de l'Édition intégrale, je dois constater que je n'ai jamais rencontré de propos ou de passage pouvant laisser croire, de la part de Heidegger à quelque dérive en direction du nazisme. Mon travail, lors de l'établissement du texte, n'a jamais été guidé par l'intention d'amenuiser ou même de censurer des « traces » de telles dérives.

En fait, Martin Heidegger avait acquis, dès l'automne 1934, la conviction que le nazisme n'était pas (comme il avait pu le croire pendant quelques mois) – sous la forme d'un “socialisme national” – un mouvement susceptible de s'opposer à la tendance foncière des Temps nouveaux, laquelle se résume dans la formule : oubli de l'être. Tout au contraire, il voyait désormais que le nazisme, avec son indéniable orientation vers la violence, participait des Temps nouveaux en poussant à leur terme l'abandonnement de l'être et son oubli.

Et s'il peut se trouver, çà et là dans ses manuscrits, des allusions au nazisme, elles ne sont pas à comprendre comme faisant partie du travail fondamental concernant l'histoire-destinée de l'estre et de sa conceptualité – travail qui est fondamentalement distinct de toute idéologie politico-sociétale. C'est la raison pour laquelle il serait herméneutiquement erroné de vouloir tirer d'une déclaration portant sur un événement politique concret un enseignement fondamental concernant les enjeux ultimes de la pensée. Qui s'abandonne à de telles “interprétations” montre qu'il n'a pas le moindre pressentiment de la manière dont naissent et se manifestent les concepts purs de l'être.

F. A. – Je dois ici insister sur le fait que dans notre livre, ce sont les sources qui sont analysées. Il est essentiel de le souligner, car une interprétation n'est légitime que si son fondement est assuré, si ses sources sont bien reconnues et si le travail est accompli dans un esprit de probité. Dans de nombreux cas, nous avons signalé en note que l'interprétation de l'éditeur allemand et de ceux qui, avec lui, soutiennent la thèse d'un antisémitisme chez Heidegger, repose sur une utilisation qui instrumentalise les sources, et même dans certains cas n'est qu'un simple leurre.

Ayant ainsi démontré qu'ils utilisent les sources de manière arbitraire et détournée, nous pouvons sereinement énoncer que ce type d'interprétation ne présente aucune validité scientifique, et ne produit qu'un type de lecture idéologique. Notre seul but est de faire apparaître en toute clarté et distinction ce que cette idéologie cherche par tous les moyens à falsifier. C'est donc au lecteur d'entreprendre à son tour de vérifier par lui-même sans plus se laisser guider par la presse et par les rumeurs, qui souvent parviennent à faire passer des vessies pour des lanternes.

Revue des Deux Mondes – Par ailleurs, en quoi l'édition complète de la correspondance échangée entre Martin Heidegger et son frère Fritz fait-elle comprendre beaucoup de choses essentielles relativement à des erreurs et omissions présentes dans l'édition partielle ?

F.-W. von H. – En ce qui concerne la correspondance entre Martin Heidegger et son frère Fritz : pour l'instant, l'héritier responsable, M. Arnulf Heidegger s'est décidé à seulement publier un choix des lettres dans lesquelles il est question de politique. La correspondance complète, qui sera publiée un jour à venir, contient essentiellement : 1°) des renseignements et des explications au sujet des manuscrits du philosophe déjà rédigés, ou bien en cours de rédaction ; 2°) des informations touchant les deux familles. À signaler que le volume déjà publié comporte plusieurs erreurs dans le déchiffrement de certains noms.

Revue des Deux Mondes – Que pensez-vous de l'attitude de la maison Klostermann, editrice à la fois de l'intégrale des écrits de Heidegger et des thèses accusatrices de Peter Trawny ?

F.-W. von H. – Avec la question sur l'attitude de la maison d'édition Klostermann à l'occasion du débat autour des *Cahiers de travail* de Heidegger, on aborde un terrain particulièrement glissant. C'est Vittorio Eckart Klostermann, propriétaire actuel de la maison d'édition fondée par son père, qui en compagnie de Peter Trawny a mis en scène une conférence de presse publique au cours de laquelle a été « révélé » le prétendu antisémitisme qui imprégnerait les *Cahiers de travail*. Cette manifestation a déclenché, dans les médias, ce qu'il faut bien appeler l'avalanche des accusations d'antisémitisme portées à l'encontre de Heidegger, avant même que le public ait pu avoir accès par lui-même aux textes et aux contextes.

« Le fait que ce soit l'actuel patron des éditions Klostermann qui, le premier, a soutenu publiquement la thèse d'un Heidegger antisémite a rendu pour ainsi dire inévitable que la presse et les autres médias lui emboîtent le pas. »

Vittorio E. Klostermann, dont le père avait multiplié pendant des années ses efforts pour amener Heidegger à accepter le projet d'une édition intégrale, montrait ainsi à l'évidence qu'il reniait l'esprit de la maison d'édition, la volonté de son père, et celle de son frère Michaël qui avait dirigé la maison jusqu'à sa mort prématurée – laquelle peut à juste titre être regardée comme un événement désastreux pour l'édition intégrale et ceux qui collaborent à sa réalisation.

Michaël Klostermann aurait à mon avis mis en garde contre une publication anticipée des *Cahiers de travail*, laquelle n'aurait dû voir le jour – pour les raisons de fond que j'explique – qu'après celle de tous les autres volumes. C'était par ailleurs un homme d'une grande finesse, un caractère intègre, qui n'aurait jamais toléré qu'on trahisse l'esprit de la maison. La controverse à tous points de vue éhontée que nous avons eu à subir n'aurait donc jamais eu lieu. Car, le fait que ce soit l'actuel patron des éditions Klostermann qui, le premier, a soutenu publiquement la thèse d'un Heidegger antisémite a rendu pour ainsi dire inévitable que la presse

et les autres médias lui emboîtent le pas en partant de l'idée que cette accusation était fondée sur des preuves.

Revue des Deux Mondes – Comment Vittorio E. Klostermann peut-il en venir à mettre en question sa maison d'édition et l'Édition intégrale de Heidegger ?

F.-W. von H. – Il fait partie de la génération soixante-huitarde – ce qui chagrinait grandement son père, lui même issue d'une vieille famille patricienne de Francfort. Un engagement gauchiste, la rébellion contre la domination paternelle sont assurément ici au premier plan. La « *political correctness* » est pour lui plus importante que l'obligation d'apporter, avec toute la rigueur scientifique requise, des preuves pour avoir le droit d'accuser quelqu'un d'antisémitisme.

Or nous soutenons que, dans la critique par Heidegger de la civilisation, faire intervenir la part que prennent les financiers et économistes juifs n'est aucunement un indice d'antisémitisme, vu que la dite critique n'a rien de commun avec l'antisémitisme, lequel est de nature raciale et biopolitique. Vittorio E. Klostermann et Peter Trawny se sont donc montrés un peu trop pressés de porter une accusation inconsidérée.

« Ceux qui rejettent l'idée qu'il y ait le moindre antisémitisme dans la pensée de Heidegger sont tous d'accord ensemble parce que leur concept de l'antisémitisme est parfaitement univoque. »

Ayant pris connaissance de tout ce qu'il a fallu exposer au sujet de Vittorio E. Klostermann, on ne s'étonnera plus d'apprendre qu'il a tenu à éditer parallèlement à l'Édition intégrale, mais sans doute avec plus de zèle encore, dans sa série de livres sous couverture rouge, les thèses accusatrices de Peter Trawny, et même les extrapolations calomnieuses de Di Cesare.

Lorsque mon collègue et co-éditeur Günther Neumann et moi-même avons communiqué à M. Arnulf Heidegger notre décision – dans les conditions décrites ci-dessus – de ne plus livrer aux Éditions Klostermann le résultat de nos travaux de collation, le résultat en fut une discussion de plusieurs heures entre Arnulf Heidegger et Vittorio E. Klostermann. Lorsque ce dernier fut mis devant le fait que G. Neumann et moi avions décidé de continuer la publication de l'Édition intégrale dans une autre maison d'édition – non circonvenue par des préventions hostiles – Klostermann Jr. s'inclina et promit de ne plus procéder à de nouveaux tirages des livres de Trawny et Di Cesare.

Revue des Deux Mondes – Les récusations de l'antisémitisme de Heidegger se font entendre d'une même voix tandis que ses accusateurs ne sont pas d'accord entre eux. Que vous inspirent leurs querelles qui ne manquent pas d'entamer la cohérence de leurs arguments ?

F.-W. von H. – Que les divers accusateurs de Heidegger ne parlent pas *uni sono* – comme on devrait s'y attendre – mais sont même en désaccord entre eux, voilà qui, à mon sens, dépend du fait qu'ils ne disposent pas d'une base solide et avérée qui les autorise à accuser Heidegger d'antisémitisme. À l'inverse, ceux qui rejettent l'idée qu'il y ait le moindre antisémitisme dans la pensée de Heidegger sont tous d'accord ensemble parce que leur concept de l'antisémitisme est parfaitement univoque, ce qui leur permet de démontrer l'absence de racisme antisémite dans cette pensée.

Il m'a été possible, dans notre livre de vérification, de montrer qu'une pensée qui se situe dans le domaine des concepts purs et aprioriques de l'être, est foncièrement incapable d'intégrer en son sein un antisémitisme, dans la mesure où tout antisémitisme est essentiellement de nature

empirique. Telle est la preuve apriorique que je propose. Francesco Alfieri, quant à lui, propose une preuve empirique : il montre en effet, par son ample analyse, que tous les concepts critiques concernant le fait, pour certains Juifs, de faire partie du monde des Temps nouveaux (que caractérisent l'abandonnement de l'être et son oubli) relèvent de la configuration conceptuelle propre à la perspective de l'histoire-destinée de l'estre, telle qu'elle est mise en évidence dans les *Apports à la philosophie*.

« Toute critique visant des Juifs n'est pas automatiquement de l'antisémitisme. Il n'y a d'antisémitisme que là où la critique est raciale et biopolitique. »

Ces concepts ne deviennent pas des concepts antisémites pour la raison suivante : au sein d'une critique de la civilisation, ils se voient mis en relation *également* avec le monde juif de la finance et de l'économie. Toute critique visant des Juifs n'est pas automatiquement de l'antisémitisme. Il n'y a d'antisémitisme que là où la critique est raciale et biopolitique.

Revue des Deux Mondes – Et puis, les médias n'ont-ils pas aussi leur part de responsabilité ?

F. A. – Il est regrettable que beaucoup de gens se laissent aujourd'hui emporter par l'ampleur et la résonance des critiques. Peu, au contraire, consentent à examiner si ce qui est présenté au public est avéré par l'examen minutieux des sources. C'est pourquoi, avec le professeur von Herrmann, je n'ai pas voulu que nous nous consacrons au véritable travail de fond, celui qui aurait consisté à déployer tous les tenants et aboutissants de la pensée de Heidegger.

Nous nous sommes bornés à mettre au jour tout ce qui était occulté depuis 2014 par des interprétations répandues en Allemagne et ailleurs par l'éditeur des *Cahiers de travail*, assisté en cela par le zèle d'un journalisme qui n'a pas tardé à se révéler être un "journalisme de stratégie". Une grande partie du journalisme, censé en principe ouvrir ses colonnes à la partie adverse (celle qui s'opposerait à la théorie de la collusion de la pensée heideggerienne avec l'antisémitisme), s'est de fait bien gardé de rompre un silence qui en l'occurrence est bien un silence de mort.

Cette situation permet de comprendre comment, en l'absence de règles instituant les conditions d'un véritable débat, et quand les journaux refusent d'accorder le moindre espace aux arguments de la position adverse, on a affaire à une dictature insidieuse, mais bien réelle, dont le but est la manipulation des lecteurs par matraquage de la seule opinion « autorisée ». Quand règne la dictature de *l'effet médiatique*, tout ce qui "fait sensation" se dévoile en réalité dans son intrinsèque faiblesse. Plus la presse claironne une vérité de pacotille, sans jamais aller en direction d'un questionnement véritable, plus se donne à voir la débilité de ce qui est ainsi soutenu.

Ce que j'ai appris en travaillant ces dernières années les textes de Heidegger, c'est qu'il est possible de résister au tapage produit par ces adversaires de Heidegger et les journalistes qui les relaient. On ne peut résister à ce tapage qu'en continuant en silence à penser au sens vrai du terme. Les théories sans fondement solides sont appelées à disparaître d'elles-mêmes. Résister, au contraire, c'est avoir la capacité d'attendre ce qui ne manquera pas d'arriver, mais qui entre-temps demande notre attention et notre travail pour s'édifier.

« Notre livre ne vise aucunement à créer une idéologie. Il s'agit bien plutôt d'un livre qui fait usage des catégories heideggeriennes, tout en restant dans leur horizon. »

Je me souviens avec précision de ce que m'avait confié en 2016 le professeur von Herrmann à l'occasion de la parution en Italie de notre livre : « Qui s'attaque à notre livre vise en réalité Heidegger lui-même. » Ce propos a aujourd'hui toute son actualité : notre livre en effet ne vise aucunement à créer une idéologie. Il s'agit bien plutôt d'un livre qui fait usage des catégories heideggeriennes, tout en restant dans leur horizon. Je suis convaincu que notre livre ne s'adresse pas à tous les lecteurs de livres ; il est bien trop complexe. Mais il ne s'adresse pas non plus aux diffamateurs de Heidegger, auxquels manquent les principes herméneutiques, et qui pour cette raison se sont tournés vers une philosophie politique qui n'a rien à voir avec Heidegger.

Revue des Deux Mondes – Finalement, est-ce que toute cette affaire ne confirme pas les craintes de Heidegger dont la pensée est décidément dérangeante au plus haut point ?

F.-W. von H. – Tout à fait ! Ce grand vacarme autour de Heidegger, depuis 2014, confirme à quel point Martin Heidegger avait raison de se montrer prudent et de demander que l'on suive ses directives. C'est qu'il prévoyait les confusions fondamentales et les méprises, sinon les falsifications auxquelles serait exposée sa pensée – et d'abord ses manuscrits, qu'il désirait voir d'abord publiés dans l'Édition intégrale.

Revue des Deux Mondes – Et puis, le comble n'est-il pas que, sur la base d'un montage de citations, Heidegger soit accusé d'antisémitisme quand son œuvre témoigne au contraire d'une opposition fondamentale à l'essence même du national-socialisme ?

F.-W. von H. – Ne reculons pas devant le mot : il est scandaleux que 14 citations de Heidegger, tirées de leur contexte (3-4 pages sur plusieurs milliers), soient alléguées comme preuve d'un prétendu "antisémitisme", alors que Heidegger lui-même, et dans ces mêmes *Cahiers*, écrit que ces remarques n'ont rien à voir avec de l'antisémitisme, qu'il qualifie sans équivoque par les termes : « insensé » et « condamnable ».

Écrivant cela, Heidegger montre en toute clarté qu'il rejette avec la plus grande intransigeance l'antisémitisme et son racisme maquillé en théorie biopolitique. Pour lui en effet, « penser » en terme de race et de politique raciale s'oppose diamétralement à son orientation philosophique, telle que, depuis 1916, c'est-à-dire dès la fin de ses études, elle est en contradiction ouverte avec toute réduction simplement anthropologique de la pensée.

« L'opinion actuellement dominante voudrait que soit qualifiée d' "antisémite" toute forme de critique formulée à l'encontre d'une institution, d'une attitude ou d'une individualité juives. »

Il se trouve que l'opinion actuellement dominante, pas seulement dans les médias officiels, mais aussi chez la plupart des représentants du monde académique, voudrait que soit qualifiée d' »antisémite « toute forme de critique formulée à l'encontre d'une institution, d'une attitude ou d'une individualité juives – même si cette critique ne procède en rien de mobiles racistes. Un tel fait signale une étonnante et calamiteuse immaturité dans la capacité à user de concepts. Qui en effet connaît l'ensemble des écrits de Heidegger, qui en a pratiqué la lecture assidue et exhaustive en s'efforçant d'en pénétrer le sens, ne peut qu'avoir acquis la conviction que cette pensée, fidèle à son élan fondamental, se situe en contradiction complète vis-à-vis de ce qu'est en réalité le nazisme.

Malheureusement, ce n'est pas cette conviction qui guide aussi bien l'éditeur Klostermann que le responsable juridique des écrits du philosophe. Peter Trawny, qui a perturbé de manière beaucoup trop profonde l'atmosphère qui entoure l'œuvre de Heidegger, aurait dû – si du moins le responsable juridique de l'héritage heideggerien et l'éditeur de l'Édition intégrale avaient fait montre d'un véritable esprit de responsabilité – être aussitôt exclu de toute possibilité de

continuer à travailler à l'édition des derniers tomes des *Cahiers* et d'autres volumes. Tant que cela n'a pas lieu, l'opinion publique et tous ceux qui partagent les vues de cette opinion peuvent être amenés à croire que si Peter Trawny n'est pas ainsi sanctionné, c'est parce qu' « il doit quand même y avoir là quelque chose de vrai ». Quant à moi, j'attends, de la part du responsable juridique, une prise de position ferme contre Peter Trawny.

« Martin Heidegger et son épouse Elfride seraient scandalisés par
l'attitude de l'actuel patron des Édition Klostermann. »

Lorsque Martin Heidegger est mort, le 26 mai 1976, le responsable juridique aujourd'hui en charge de l'héritage était âgé de dix ans. Durant les quatre dernières années de sa vie, chaque semaine, Martin Heidegger s'est consacré (je l'assistais autant que je pouvais) à donner sa forme définitive à l'Édition intégrale. Je suis donc témoin de toutes ses ultimes volontés et décisions.

J'affirme que sans le moindre doute Martin Heidegger et son épouse Elfride seraient scandalisés par l'attitude de l'actuel patron des Édition Klostermann, et qu'ils auraient dénoncé le contrat global relatif à l'Édition intégrale. Martin Heidegger et son épouse Elfride seraient également mécontents de l'attitude de leur petit-fils en tant que responsable-administrateur. Ce que je dis ici – protestant contre la maison d'Édition Klostermann et contre le jeune responsable-administrateur – je le dis en espérant être fidèle à l'esprit de Martin Heidegger, lequel durant les quatre dernières années de sa vie m'a recruté à titre de collaborateur principal pour l'établissement de l'Édition intégrale, et n'a cessé de manifester à mon égard la plus complète confiance.

Traduit de l'allemand par François Fédier.

[1] Gallimard, 2018.

[2] Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel, 2005.

[3] Donatella di Cesare, *Heidegger, les Juifs, la Shoah*, traduit de l'italien par Guy Deniau, Seuil, 2016.

[4] Peter Trawny, *Heidegger et l'antisémitisme. Sur les 'Cahiers noirs'*, traduction de Julia Christ et Jean-Claude Monod, éditions du Seuil, 2014.

[5] Friedrich Wilhelm von Herrmann, Francesco Alfieri, *Martin Heidegger. La vérité sur ses 'Cahiers noirs'*, traduit de l'italien et de l'allemand par Pascal David, Gallimard, 2018.

[6] Nicolas Weill, *Heidegger et les « Cahiers noirs »*. Mystique du ressentiment, CNRS Éditions, 2018.

[7] *Ibidem*, p. 166.

[8] *Ibidem*, p.160.

[9] Philippe Sollers, *Éloge de l'infini*, Gallimard, 2001, p. 1043.

(Photo : Martin Heidegger en 1960 / Willy Pragher / Wikimedia Commons)

<https://www.revuedesdeuxmondes.fr/>